

Séance du 24 octobre 2011

Jules Verne, un grand visionnaire

par Robert TAUSSAT
membre correspondant

Jules Verne, en ce début du XXI^e siècle est encore aussi mal connu que son nom reste célèbre. Oublié par la plupart de ceux pour lesquels, si l'on en croit les prospectus de l'éditeur Hetzel, il composait ses récits, il est toujours l'objet de quelques clichés aussi répandus et indiscutés qu'ils sont faux, faisant allusion au "célèbre narrateur *quia décrit tant de voyages sans jamais se déplacer*" ou au "génial anticipateur *qui a prévu toutes les découvertes de la science moderne*". Au XIX^e siècle, en effet, les beaux livres dorés et chamarrés de la fameuse *collection Hetzel*, providence des distributions de prix, étaient lus par les bons élèves qui, après leur quinzième année, les oubliaient. Nul, alors, ne se fut avisé de mettre ce gentil amuseur en parallèle avec les géants qui occupaient alors l'avant-scène de la production romanesque et littéraire.

Or, cinquante ans plus tard, la terreur de l'élitisme ayant conduit les éducateurs à priver les jeunes élèves de certains repères moraux, trop difficilement accessibles au grand nombre, les personnages verniens sont devenus étrangers à beaucoup de ceux qui, naguère, les eussent aimés. C'est le moment où, paradoxalement, les adultes qui s'en étaient désintéressés, les découvrent. Sans doute, ces lecteurs d'âge mûr y recherchent les émotions qui les avaient saisis quand ils étaient eux-mêmes des enfants, mais les plus cultivés, qui déplorent l'exténuation du roman moderne, reconnaissent enfin un écrivain duquel, assez curieusement, la notoriété, avait occulté le génie. En 1935, deux lettrés, M. Guermonprez, consul de Belgique à Paris et M. Cornelis Helling, notaire à Amsterdam et passionné par la littérature française créèrent la Société Jules Verne, avec l'intention d'étudier en détails une œuvre dont sa notoriété même dissimulait les mérites. C'est grâce à l'action de ces pionniers et des amateurs qu'ils surent intéresser à leur projet que la connaissance de cet auteur allait être conduite avec les mêmes méthodes que celles des grands auteurs français.

Pierre Verne, rejeton d'une famille notable de Provins, chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Marne avait succédé à un avoué nantais, dont il avait acheté la charge en 1825. Un an plus tard, le 19 février 1827, il épousait Sophie Allotte de la Füye, descendante d'une lignée d'armateurs ayant pratiqué le commerce avec les Iles durant plusieurs générations. Leur premier né, Jules, vint au monde le 8 février 1828, Trois autres enfants complétèrent la famille, Paul, en 1829, Anna en 1837, Mathilde en 1839, enfin Marie, en 1842. Dès l'âge de cinq ans, Jules fut placé dans une petite école garderie, que dirigeait Mme Sambain, veuve d'un capitaine au long cours disparu en mer que Jules Verne devait évoquer dans son roman *Mistress Branican*, paru cinquante-sept ans plus tard, en 1891. Destiné à succéder à son père comme aîné de la fratrie, Jules allait suivre des études de droit, et commença ce que l'on appelait alors ses humanités au Collège Saint Stanislas, puis au Collège royal, dont il fut un bon élève, sans, toutefois, se montrer exceptionnel.

En 1838, Pierre Verne acheta une propriété à Chantenay, qui n'est aujourd'hui qu'un faubourg de Nantes, mais qui était alors un agréable village sur les bords de la Loire. Jules y passait la plupart de ses vacances, avec ses cousins Tronson, fils d'un juge au tribunal de Nantes. Il obtint son diplôme de bachelier en 1846, à l'âge de dix-huit ans et se disposa à étudier le droit, comme l'exigeait son père, mais était déjà tourmenté par le désir d'écrire et c'est en 1849, qu'il abandonna un roman commencé vers 1845, racontant l'histoire d'un prêtre qui n'a pas choisi sa vocation, écho vraisemblable de son propre conflit intérieur, partagé entre le désir d'être écrivain, et l'obligation de satisfaire la volonté de ses parents en suivant une carrière d'homme de loi. Par ailleurs sa cousine Caroline Tronson de laquelle il était chimériquement amoureux, venait d'être fiancée avec un notable âgé de quarante ans, membre de la Chambre de Commerce, suivant l'usage du, monde bourgeois de l'époque. En vue d'anéantir ce qu'il considérait comme une passade son père décida de l'envoyer à Paris, pour y préparer son examen de première année. Il profita de cet exil pour composer une tragédie en vers, sa première œuvre achevée, intitulée *Alexandre VI*, et consacrée au fameux pape Borgia. Il rédigea également quelques poésies d'ailleurs teintées d'un romantisme juvénile dans les quelles il se représentait lui-même comme un *poète crotté* en butte à l'incompréhension de son entourage. Mais il s'intéressait également aux découvertes de la science, et manifestait déjà cette insatiable curiosité intellectuelle, anticipant sur son œuvre à venir.

Caroline étant mariée, et, semble-t-il, assez facilement oubliée, il s'éprit quelque temps plus tard pour une autre jeune fille appartenant au même milieu. Mais sa réputation de bohème fantasque était suffisamment ancrée à Nantes pour le rendre suspect aux familles bourgeoises de cette ville d'argent et de négoce, qu'il ne devait pas tarder, d'ailleurs, à accabler de sarcasmes dans ses correspondances. Les parents d'Herminie Arnault-Grossetière, ne tardèrent pas à la marier avec un meilleur parti, Armand Terrien de la Haye, dont la postérité n'a conservé le souvenir qu'en raison de la rivalité qui l'avait opposé à ce prétendant excessivement original. Jules repartit pour Paris en vue d'achever ses études au début de 1848, et fut définitivement reçu avocat, titre dont il parut assez fier, mais il déclara à son père que le droit ne l'inspirait pas. La Capitale, toutefois, offrait des perspectives telles qu'il décida d'y tenter la fortune. Il résolut, en conséquence de s'y établir. Ses oncles maternels, chefs des familles Alotte et Châteaubourg lui ouvrirent les portes des salons littéraires et du monde intellectuel. Il se lia également avec le breton Pitre-Chevalier, directeur du *Musée des familles*, périodique dans lequel il publia, sous divers pseudonymes, de nombreuses études, contes et nouvelles. Il composait également des pièces de théâtre, qu'il put représenter grâce à la protection d'Alexandre Dumas qu'il connut grâce à l'amitié qui le liait au fils du célèbre écrivain Grâce à cet éminent protecteur, sa comédie *Les Pailles rompues* fut jouée en 1850 au *Théâtre historique*, et connut douze représentations, qui rapportèrent quinze francs (or), de bénéfice net.

Persuadé qu'il était destiné à écrire pour le théâtre, il composa également de nombreux drames, et, s'opposant à la volonté paternelle, il choisit définitivement la carrière des lettres. En 1852, il publia dans le *Musée des Familles*, deux textes importants et révélateurs de sa réelle vocation, dont il n'avait pas encore conscience : *Les premiers navire de la marine mexicaine* et *Un voyage en ballon*, première esquisse de ce qui devait être, onze ans plus tard ce chef-d'œuvre absolu intitulé : *Cinq semaines en ballon*. Toutefois, il semble qu'il cherchait encore la veine précise qui révélerait son génie, publiant, dans diverses revues des pièces de théâtre fort diffé-

rentes les unes des autres (*Mona Lisa, Les Châteaux en Californie, la Tour de Montlhéry, Colin Maillard, Les Heureux du jour*), et, dans le *Musée des Familles*, des études scientifiques, ou des œuvres historiques. Pour assurer sa vie matérielle, il avait pu être engagé en qualité de secrétaire au *Théâtre lyrique*, dont le directeur était Edmond Sevestre ce qui n'était guère du goût de son père qui eût rêvé pour lui une carrière plus rémunératrice et, surtout, plus prestigieuse. Toutefois, s'il était décidément "marié avec la Vie de Bohême", et s'il avait adopté un mode d'existence absolument opposée à celui que rêvait son père, il restait en bon termes avec celui-ci qui, d'ailleurs, savait apprécier la qualité littéraires de ses travaux, constamment en progrès. On peut affirmer qu'à l'âge de vingt-quatre ans, Jules avait incontestablement démontré un talent d'écrivain qui ne tarderait pas à égaler celui des célébrités les moins contestées de l'époque, le conte étrange *Maître Zacharius ou l'horloger qui a perdu son âme*, paru dans le *Musée des Familles* en 1854, pouvant être considéré comme une œuvre exceptionnelle. Un autre texte, intitulé *Un hivernage dans les glaces*, publié la même année révèle l'inspiration qui dominera l'ensemble de son œuvre.

A la fois timide, et, selon certains de ses amis *attardé sur le chapitre de la vie amoureuse*, Jules Verne était allé à Amiens en mai 1856, invité au mariage de son camarade Lelarge, qui épousait Aimée Deviane, fille de notables installés dans cette ville. Ayant été séduit par la sœur de la mariée, Honorine, jeune veuve, mère de deux fillettes, il l'épousa le 10 janvier de l'année suivante à la mairie du troisième arrondissement de Paris, et le jeune ménage s'installa dans un petit appartement, au 18 du boulevard Poissonnière. Il avait obtenu de la part de son père, un prêt destiné à l'achat d'une part d'agent de change chez le financier Eggly, 72 rue de Provence, mais cette nouvelle profession, sans rapport avec celles qui l'avaient fait vivre, d'ailleurs assez chichement jusqu'alors, ne convenait guère à ce créateur, tellement éloigné des combinaisons financières. Selon ses collègues de travail celui-ci, en effet, "réussissait plus de bons mots que de bonnes affaires". Elle ne l'empêchait, pas, toutefois, de poursuivre ses travaux littéraires, et de mener une existence assez égoïste de célibataire endurci. Moins de trois ans après son mariage, alors que son épouse considérait avec quelque perplexité le nombre de feuilles qu'il noircissait, en redoutant que tout cela *ne finisse sous la marmite*, il accepta l'invitation de son ami, le musicien Alexandre Hignard pour un voyage impromptu en Ecosse. Il prit à peine le temps de créer l'*Auberge des Ardennes*, opérette que son ami avait mise en musique, et qui fut jouée en 1860, puis, au début de l'année suivante, *Monsieur de Chimpanzé*, fantaisie orchestrée et dirigée aux Bouffes Parisiennes, par le plus célèbre compositeur d'alors, Jacques Offenbach. Ses succès déjà appréciables sans être exceptionnels, et les quelques subsides qu'il gagnait à la Bourse lui permettaient de poursuivre une agréable existence de célibataire dans laquelle son épouse était un peu oubliée. En 1861, toujours grâce aux libéralités de son ami Hignard, il visitait le Danemark lorsqu'une dépêche lui apprit la naissance de son fils Michel, survenue le 3 août. Assez contrarié par cette péripétie, il revint en hâte à Paris, où les cris du nouveau-né qui l'empêchaient d'écrire en paix l'avaient contraint à se réfugier dans le grenier de l'appartement. Il semble qu'il avait déjà pris quelques contacts avec le célèbre Jules Hetzel, éditeur de tous les grands écrivains de l'époque, grâce à l'entremise du fameux photographe Jules Tournachon, connu de toute l'élite parisienne sous le pseudonyme de Nadar, qui s'intéressait comme lui à la navigation aérienne et à la question, pas encore résolue, de la direction des aéronefs. Hetzel

recherchait un directeur littéraire pour fonder un périodique (on disait alors un *magasin*, et, de nos jours un *magazine*) - destiné aux enfants de la petite et moyenne bourgeoisie. Il avait déjà recruté Jean Macé, alors âgé de quarante-sept ans, futur fondateur de la *Ligue de l'enseignement*. Il engagea Jules Verne au moment où celui-ci lui proposait le manuscrit d'un Voyage en ballon, dont il conseilla quelques améliorations et pour lequel il trouva le titre plus accrocheur de *Cinq semaines en ballon*. Ce roman, agrémenté de péripéties fort attachantes et toujours vraisemblables présentait un tableau de tout ce que la science géographique pouvait alors connaître du continent africain. Le succès en fut considérable et Hetzel proposa sur le champ un contrat qui le mettait définitivement à l'abri de toute incertitude concernant son avenir. La plupart de ses premiers livres furent publiés dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, auquel Jules Verne fournissait désormais une copie régulière. Il fréquentait des techniciens et des savants comme Nadar, de la Landelle et Ponton d'Amécourt.. Naturellement, il avait abandonné son activité d'agent de change pour lequel il était si peu doué, et, dans le même temps avait été nommé censeur de la *Société d'encouragement pour la locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air*. Des responsabilités de cet ordre ne sont pas étrangères à la réputation qu'il devait acquérir, bien involontairement, et sans base réelle d'ingénieur et de précurseur. Son génie était ailleurs, dans l'exaltation de la géographie, des voyages maritimes et dans la nouveauté d'un style que ne manquèrent pas de jalouser quelques uns de ses confrères contemporains,

C'est à cette époque que devait se situer un épisode peu connu de son activité d'écrivain : la remise à Hetzel d'un manuscrit qu'il avait intitulé *Paris au XX^e siècle* et qui décrivait la vie et les mœurs de la Capitale dans un avenir qui paraissait alors insondable. Hetzel refusa ce travail en assortissant son rejet de termes assez blessants, tant il se considérait comme le mentor de son jeune auteur. Ce manuscrit considéré durant près d'un siècle comme définitivement perdu, fut retrouvé dans des conditions si romanesques que l'on crut, d'abord, à une mystification. Toutefois, son étude, effectuée par quelques uns des membres les plus savants de la *Société Jules Verne* devait conclure à son indiscutable authenticité et tous les spécialistes de l'écrivain furent d'accord pour louer les prémonitions du jeune auteur. Publié en vue de compléter la collection des œuvres complètes à laquelle il manquait évidemment, ce roman, tiré à deux cent mille exemplaires .est aujourd'hui à peu près épuisé. Cette anecdote illustre les relations de travail qui unirent, durant toute leur carrière, Jules Verne et Jules Hetzel. Certes, celui-ci fut d'un grand secours pour le jeune auteur, assez peu doué pour assurer la défense de ses propres intérêts. En revanche, on peut dire que les bénéfices procurés à l'éditeur furent considérablement supérieurs aux gains de l'écrivain. Hetzel, en outre, et c'est peut-être le plus grave, se conduisit comme un censeur de la prose vernienne et se permit des corrections qui désolent aujourd'hui les verniens ayant eu la possibilité de comparer les manuscrits vierges de toute censure avec ceux qui furent diffusés..

Quoi qu'il en soit, la collaboration de ces deux hommes devait aboutir à un malentendu qui ne commence à se dissiper que de nos jours, particulièrement grâce aux travaux de la Société Jules Verne, de son président, le docteur Olivier Dumas et de l'érudit italien Piero Gondolo della Riva, Jules Verne a cessé d'être un auteur pour enfants. Son art et son génie ont fait l'objet de plusieurs thèses universitaires de haut niveau et sont maintenant au programme d'agrégation de l'enseignement supérieur.

Dès la parution de *Cinq semaines en ballon*, et la signature du contrat qui devait le lier à Hetzel, Jules Verne publia dans le *Magasin* les premiers des soixante-trois romans qui composeraient cette immense fresque des *Voyages extraordinaires*. Mais des journaux fort sérieux, tels le *Journal des débats* le proposèrent également à leurs lecteurs en feuilleton. Son public, dès l'origine fut constitué certes de jeunes adolescents enthousiastes, mais également d'adultes que passionnait la philosophie sous tendant les péripéties de l'action et la beauté d'un style dont on commence seulement de nos jours à reconnaître l'originalité.

L'aisance matérielle que lui procurait enfin son travail devait lui permettre, en 1866, de louer une maison au Crotoy, dans l'estuaire de la Somme, et, surtout, de réaliser le souhait qu'il nourrissait depuis son enfance, l'achat de ce bateau, grâce auquel il serait enfin capitaine et navigateur. Sans doute s'agissait-il, d'une assez modeste embarcation de pêche, mais qu'il allait aménager pour pouvoir y travailler à l'aise. C'était comme il le disait lui-même, *son cabinet de travail flottant*. Et c'est à bord de cette embarcation qu'il devait écrire la majeure partie de *Vingt mille lieues sous les mers*, ouvrage que l'on peut considérer, d'un point de vue strictement littéraire comme un chef d'œuvre parfaitement achevé. Sa puissance de travail, était exceptionnelle. Il avait poursuivi, à la demande de Hetzel, une *Géographie de la France* commencée par le géographe Théophile Lavallée, qui, malade, n'avait pu terminer cet ouvrage, très technique qu'il sut rendre attrayant. Parallèlement à ces diverses productions, profitant des conseils de son cousin le polytechnicien Henri Garcet, qui devait, plus tard lui fournir des éléments scientifiques pour d'autres romans, il écrivit, sans trop y croire, *De la terre à la lune*, qui devait se révéler, un siècle plus tard, comme une extraordinaire prédiction.

Conscient, en dépit d'une modestie réellement exceptionnelle de ce qu'il apportait à Hetzel, il s'émancipait progressivement de la tutelle que lui imposait cet éditeur autoritaire et dominateur. Le 25 juillet 1870, il revenait d'une traversée qui l'avait conduit, avec son frère Paul, jusqu'aux Etats-Unis d'Amérique, à bord du *Great Estern*, qui était alors le plus grand transatlantique du monde, et qu'il devait décrire dans le roman reportage intitulé *Une ville flottante*. Il remontait la Seine à bord du *Saint-Michel*, son propre bateau quand, arrivant au Crotoy, il apprit que la coterie de l'Impératrice, profitant de la maladie dont souffrait Napoléon III qui y était opposé, mais n'avait plus l'énergie d'imposer sa volonté, venait de déclarer la guerre à la Prusse. Il en fut consterné, contrairement à de nombreux Français, que réjouissait la perspective d'une victoire qui leur semblait évidente. A la lettre d'un correspondant nantais qui lui écrivait pour se réjouir de "*pouvoir donner une bonne rossée aux Prussiens*", il répondit assez froidement : "*Je n'ai jamais eu tant envie que cela de rosser les Prussiens, encore moins d'être rossé par eux, ce qui, hélas, pourra bien arriver*". Durant toute la durée du conflit, il fut affecté comme garde cote sur le *Saint-Michel*, qui avait été, pour la circonstance, équipé d'un petit canon et de trois fusils, dont il n'eut jamais à se servir, ce qui, probablement, l'eut fort embarrassé.

En dépit des difficultés engendrées par la défaite, par la chute de l'Empire, et par les impasses économiques dont la France fut alors accablée, Jules Verne contribua puissamment au sauvetage de la firme Hetzel, menacée de faillite. C'est grâce à son aide et à l'énergie du vieux lutteur que la maison d'édition retrouva bientôt son dynamisme. Deux nouveaux volumes parurent au cours de l'année 1871 et leur auteur obtint un nouveau contrat, moins léonin que ceux qui l'avaient précédé.

Son père étant décédé cette année-là, Jules décida de se fixer à Amiens, ville natale de son épouse qui devint sa cité d'adoption. L'année suivante, il représenta une pièce de théâtre inspirée de son roman *Le Tour du monde en quatre-vingt jours* et s'installa définitivement dans une existence bourgeoise partagée entre le travail et des croisières en mer. Il avait vendu son petit *Saint-Michel* pour acquérir un yacht assez modeste qu'il avait baptisé *Saint Michel II*, et qu'il remplaça, quelques années plus tard, par un navire mixte à voile et à vapeur, avec un équipage de plusieurs marins. Il éprouvait, toutefois, des peines secrètes, et, notamment le conflit qui ne cessait de s'aggraver entre lui et son fils Michel qui devait être incarcéré par voie de correction paternelle et embarqué pour dix-huit mois sur un navire qui appareillait pour les Indes. En 1886, il devait vendre ce yacht en raison du coût que représentait son entretien, puis, à la suite d'un attentat perpétré par son neveu, le fils de Paul, sujet extrêmement brillant, mais totalement déséquilibré, il fut contraint de renoncer définitivement aux voyages. Ayant été élu au conseil municipal en 1889, il prit extrêmement au sérieux ces nouvelles fonctions, et fut le promoteur de la construction du cirque d'Amiens, seule ville de France, à l'exception de Paris, à posséder un tel monument.

Il devait écrire encore de nombreux livres, dont huit, desquels il avait remis les manuscrits au fils Hetzel, héritier de la firme furent publiés après sa mort. Certains avaient été plus ou moins heureusement remaniés par son fils Michel, avec lequel il s'était réconcilié quelques années avant sa mort.

Celle-ci devait intervenir dans sa maison d'Amiens, le 24 mars 1905.